

HAÏM KORSIA

Grand Rabbin de France

Thierry de Montbrial

Excellence, je vous remercie infiniment. Je voudrais souligner ce que vous avez dit et ce qu'avait dit le patriarche. C'est-à-dire la responsabilité des dirigeants, des personnalités à la tête des institutions religieuses. Vous vous rendez bien compte que même une réunion comme celle-ci ce matin manifeste un certain courage. Parce que pouvoir tenir ce genre de propos au moment d'une crise majeure où les religions sont mêlées, c'est très significatif.

Je voudrais maintenant passer la parole à Haïm Korsia, grand rabbin de France et ami fidèle.

Haïm Korsia

Merci, Monsieur le Président de cette World Policy Conference. En effet, c'est un temps peut-être difficile pour s'exprimer, je ne veux pas dédouaner les religions, mais je pense que faire du conflit entre Israël et le Hamas un conflit de religion, c'est de mon point de vue une erreur. Aucune religion au monde, aucune, ne peut encourager, pousser les massacres des enfants, la haine, la violence absolue, aucune. Et si c'est fait en son nom, c'est dévoyer cette religion. Et le fait que vous ayez, dès l'ouverture de nos travaux ici même, dit les choses avec tant de clarté, tant de force et de justesse démontre que nous parlons d'un point où nous considérons que nous ne cherchons pas les responsabilités de la religion, mais comment la religion ici peut aider. C'est à la fois ce que j'ai entendu des mots de sa sainteté, le patriarche Bartholomé, d'aller chercher dans la profondeur du temps, ou dans les mots du juge Abdelsalam, d'aller comprendre comment la religion est nécessaire pour donner une part de transcendance, pas toute la transcendance du monde, mais une part. Et plutôt que de voir les religions comme la cause des conflits, voyons plutôt comment elles peuvent essayer de réparer le monde et je vais y arriver.

J'ai pensé à un moment parler du pupitre de sorte de laisser mon siège vide parce que j'avais demandé à toutes les synagogues du monde, et je suis très heureux de vous dire que la Conférence des évêques de France a poursuivi mon élan, de demander à chacun et chacune dans les foyers, au moment du Shabbat, comme je l'ai vécu ici pour Shabbat, un siège vide pour penser aux otages qui ne sont pas là et qui nous manquent. Tous les otages.

Mais qu'est-ce que la religion ? Étymologiquement, ça vient du mot relier, *religare*. Et tout le monde pense que c'est relier les hommes au ciel, à Dieu. Mais c'est oublier que ça veut dire aussi relier les hommes entre eux. Et relier les hommes entre eux avec cette espérance, c'est avant tout créer ce lien et c'est ce lien-là de la qualité du lien que nous avons entre nous que dépend la qualité du lien que nous saurons construire avec Dieu. C'est même comme cela que Dieu nous demande d'agir. Nous avons des liens avec nos frères et nos sœurs en humanité, alors seulement nous pouvons construire un lien avec Dieu. C'est ce que disait un rabbin formidable, rabbi Israël Salanter, qui disait : « Les besoins matériels de mon prochain sont mes exigences spirituelles. » Voilà ce que Dieu attend de moi. Comme le dit le prophète

Isaïe : « Je n'attends pas que vous balanciez dans une religion exacerbée, donnez aux pauvres, donnez à celle où celui qui a besoin, voilà ce que j'attends de vous. »

Si l'on ne s'occupe que de religion et de foi sans s'occuper du reste, comme le disait Levinas répondant à Heidegger : « C'est méconnaître la sincérité de la faim et de la soif. » Et l'on ne peut pas considérer que seules les religions sont un facteur de paix, il faut que les religions accompagnent ce qui se fait par la politique, par la réflexion, comme vous le construisez année après année, ici, dans la profondeur du temps. Au fond, c'est ce que j'ai appelé, selon une formule en hébreu merveilleuse, le *tikkoun olam*, c'est-à-dire la réparation du monde. Réparer le monde, c'est le rendre meilleur, c'est le titre que vous nous avez proposé : rendre le monde meilleur. Il y a un art que j'aime beaucoup, qui est le kintsugi, qui consiste au Japon à prendre des vases, des bols, les briser et refaire le bol ou le vase avec des soudures en or, comme si nos blessures nous rendaient à la fois uniques et plus forts, parce qu'on dominait les blessures et on dominait la désespérance avec l'espérance que proposent aussi les religions.

Einstein disait : « Si vous voulez connaître l'âge d'un juif, mettez son âge plus 5 000 ans. » Une façon de parler de la profondeur du temps. C'est ce que dit le Deutéronome, le cinquième livre de la Bible dans le chapitre 32, verset 7 : « interroge ton père, il te racontera tes anciens et ils te diront ». Vous voyez comment l'on retrouve les thèmes que nos deux orateurs précédents ont portés avec tant de force. Qu'est-ce que ça veut dire ? C'est être capable non pas de refaire la même chose que les anciens, mais de s'appuyer sur l'expérience des anciens pour éviter les écueils que les anciens nous signalent, nous indiquent et nous permettre de trouver une nouvelle voie, un nouveau chemin, mais qui s'appuie sur leur savoir. Au fond, ça s'appelle l'expérience. Et c'est d'ailleurs l'esprit que vous développez dans la World Policy Conference. Thierry de Montbrial, notre Président, s'appuie toujours sur l'expérience des anciens, l'expérience des anciens et la confrontation avec les jeunes. Le Talmud pose une question merveilleuse, il demande : qui est plus grand, un nain ou un géant ? Le Talmud dit : « C'est simple, c'est le nain lorsqu'il est juché sur les épaules du géant. » Nous sommes un peu comme ça et c'est ce que vous construisez ici. Cette façon d'être capable de dire : que dit le temps long, ce que portent les religions.

Vous le disiez très bien dans l'introduction, certains disent que les religions sont un facteur de guerre, mais c'est faux. C'est faux parce qu'un géographe célèbre a dit : « La géographie ne sert qu'à faire la guerre. » Je vais essayer de vous démontrer le contraire avec une histoire que j'aime beaucoup. C'est l'histoire d'un roi qui était invincible. Il était invincible parce qu'il avait une carte d'état-major parfaitement décrite, parfaitement constituée. Il y avait les dénivelés, il y avait les moindres aspérités du terrain et chaque fois qu'il était attaqué dans son royaume, grâce à sa carte, il arrivait à contourner les ennemis et à les défaire. Son fils, qui était tout jeune, 7 ans, lui dit : « Papa, pour ton anniversaire, je t'ai fait un cadeau, regarde. » Et il l'emmène dans la salle des cartes et son fils a pris un grand vase et a déchiré la carte en petits morceaux pour en faire des confettis et dit : « Papa, regarde, je t'ai fait des confettis. » Le père n'ose rien dire à son fils, mais il vient de sacrifier son trésor, ce qui lui permet de se défendre. Mais le petit voit que le papa est défait et le papa ne veut pas lui faire de peine, il ne dit rien. Une semaine après, le fils dit au roi : « Viens » et il l'emmène dans la salle des cartes et il y a la carte parfaitement reconstituée. Le roi demande à son fils : « Comment as-tu fait ça ? » Il lui dit : « Papa, cette carte avait été dessinée par ton père sur un portrait de son propre père. Et moi, ce que j'ai fait, c'est que j'ai reconstitué le portrait de mon grand-père, mon arrière-grand-père, et en reconstituant le portrait qui avait derrière la carte, j'ai retrouvé la carte. » Ne voyez pas dans cette parabole juste une petite historiette que l'on raconte aux enfants. Je pense que si l'on est capable de reconstituer le visage humain, la dignité qui nous rapproche les uns des autres, on réparera aussi le monde. Je suis convaincu de cela, c'est pourquoi j'ai évidemment accepté de participer à ce débat.

Je voudrais laisser le dernier mot au général Georgelin, un général que j'aimais beaucoup, celui qui a été chargé de rebâtir la cathédrale de Notre-Dame de Paris. Il disait : « Pour être certain d'avancer, il faut se laisser pénétrer par l'immuable. » Et l'immuable des religions, c'est la relation entre nous qui nous permet seulement alors si elle est digne, si elle est correcte, de nous élever. Voilà ce que je voulais dire ici. Ici, dans un lieu tout à fait particulier où, comme vous le disiez, j'ai eu l'honneur de participer à l'inauguration de la maison de la famille d'Abraham, avec une mosquée, une église, une synagogue, mais réunies ensemble, non pas dans un syncrétisme qui mettrait tout le monde sur un pied d'égalité, avec nos différences, mais dans une espérance de fraternité commune.

Thierry de Montbrial

Mesdames et Messieurs, le temps passe vite, même quand on parle du temps long. Nous allons donc conclure. D'ailleurs, je crois qu'il serait très difficile d'ajouter à ce qui a été dit. Il est vrai que c'est cette initiative des Émirats arabes unis de construire cette maison abrahamique, que j'ai eu le plaisir de visiter l'an dernier, c'est cela qui m'a donné l'idée de cette session. Je répète le beau courage, je crois qu'il faut saluer nos amis des Émirats, ils sont courageux parce que cette initiative n'était pas évidente déjà à l'époque. Je crois que notre discussion montre que c'était une grande et une belle initiative par le symbole qu'elle apporte.

Dans cette session, nous avons beaucoup parlé du temps et je crois que le temps est effectivement la racine de tout. Je parle sous le contrôle des trois éminents orateurs ici rassemblés, mais il y a trois sortes de temps. Il y a le temps des physiciens, le *chronos* en grec. Il y a le *kairos* qui est le moment opportun, et nous sommes en plein dedans pour l'instant, le moment de saisir les bons moments pour faire ce qui doit être fait. Il y a un troisième temps, je ne connais là que le mot hébreu, mais j'imagine qu'il y a un équivalent grec, c'est *olam*. *Olam*, c'est le temps en dehors du temps. C'est-à-dire le temps que l'on ne peut saisir que par la transcendance, par l'expérience intérieure. Au fond, en vous écoutant tous les trois, j'ai pensé que nous avons joué sur ces trois temps, sur ces trois aspects du temps.

Puisque nous sommes bel et bien sur terre, pensons au *kairos*. C'est maintenant qu'il faut trouver les bons moments pour agir dans les circonstances dramatiques. J'ai parlé du temps et je reviens sur l'autre mot qui ressort de tout ce qui a été dit, selon moi. C'est le mot responsabilité, le mot courage. Il est facile, à un moment donné, de suivre ce que tout le monde pense, il est plus difficile de faire ressortir ce qui doit être fait quand les passions sont déchaînées. C'est pourquoi je vous remercie profondément tous les trois d'avoir accepté cet exercice, de mon point de vue, extrêmement réussi.